A CAPRI RITA FAIT DES CAPRICES

RITA HAYWORTH, princesse Khan, a été surprise en tenue de vacances dans une rue de Capri où elle faisait des achats. Elle est vêtue d'une chemise d'homme dont elle a retroussé les manches, d'un pantalon dont le bas est relevé et de sandales. Elle vient d'achbier deux autres paires de sandales qu'elle rapporte à bord du yacht « Zaca ».

Ali trouve que les caprices de Rita à Capri sont peu coûteux.

Le « Zaca », commandé par Ali Khan, croise en Méditerranée sous pavillon américain. C'est un navire de cent cinquante tonnes, avec un équipage de onze hommes, noirs et javanais. Il fait du neuf nœuds à l'heure. De Capri, les Khan se sont rendus à Almafi et à Ischia où Ali doit suivre une cure thermale, comprenant des bains, pour soigner sa jambe, grièvement blessée au ski l'hiver dernier. Depuis cet accident, Rita n'appelle plus son mari autrement qu'Ali-Canne.

JEAN D'ESME

LES CHEVALIERS SANS ÉPERONS

UN LIVRE DE SOLEIL ET D'AFRIQUE D'AMOUR ET DE GUERRE D'HEROISME ET DE SANG

Un vol. sous jaquette ill. : 250 fr.

FLAMMARION

Cheveux nouveaux garantis

en cas de chute même par plaques, grâce aux traitements américains Polyvalents Pilicap (Genuine.

Succès garanti personnellement par M. de Rollin, qui répond à toute lettre détaillée, Institut J. de Rollin, 16, rue Augereau, Paris (7e). Traitements sérieux, faciles à faire chez soi.

ne porter plus Monsieur un slip de femme !

mais le SLIP masculin "KANGOUROU"

LE SEUL NORMAL PAR SA CONCEPTION

CRÉATION HERBIN TROYES BONNETERIE

VOUS NE DITES PAS "du vin" vous dites : "un Bordeaux, un Champagne sec. Alors, quand vous voulez une bonne bière..." NE DITES PAS : "un demi"

PRÉCISEZ : Une Kronenbourg

Le grand nom des bières d'Alsace

FRANÇOISE GIROUD : Un fauteuil d'académicien (signé Lévitan) a failli briser la carrière du metteur en scène Marcel Carné (fils d'ébéniste)

DANS la mauvaise chaleur des studios Francœur, un impitoyable petit monsieur strictement cravaté de gris use les nerfs et les muscles de quarante hommes qui le dépassent d'une tête.

Alors le soir, lorsque ces hommes suants, hirsutes, harassés, le voit sauter, rose et frais, dans sa petite Renault, passer d'un geste vif sa main soignée sur sa tête ronde où nul cheveu n'a osé osciller, il murmurent :

— Décidément, il est increvable !

Si Marcel Carné ignore la fatigue — la sienne et celle des autres — dès qu'il foule de son pied bien chaussé le sol poussiéreux, d'un studio, c'est parce que le cinéma n'est pas son métier : c'est sa patrie.

Il est le fils d'un ébéniste et le petit-fils d'un marquis de Carné qui mangea sa particule avec du curé, mais il pourrait être né des amours d'une caméra avec un projecteur. Derrière tout homme, il y a une toile de fond où se dessine son rang social, son éducation, sa famille, ses amis, ses habitudes, ses rêves de jeunesse, et l'ensemble constitue un climat toujours perceptible. Autour de Carné, il y a un désert. Son personnage ne fait pas d'ombre. Tout seul, tout droit, il est planté au cœur du cinéma comme une flèche de bois précieux tirée de l'arc en ciel. Il habite seul un petit appartement de la rue Caulaincourt d'un luxe froid, on le voit parfois qui va chercher, seul, son pain chez la boulangère. On le rencontre, seul, à toutes les générales.

Il n'a pas encore 41 ans et il a réalisé une véritable « œuvre » cinématographique, la plus dense, la plus complète du cinéma français. *Quai des Brumes*, *Drôle de Drame*, *Le Jour se lève*, *Hôtel du Nord*, les *Visiteurs du Soir*, les *Enfants du Paradis*... Qui dit mieux ? Il tourne en ce moment *Juliette ou la Clé des songes*. C'est la première fois, *Hôtel du Nord* excepté, qu'il se sépare complètement de Jacques Prévert dont la collaboration étendue à la *Marie du Port* est un secret de Polichinelle.

Juliette, histoire ravissante et remplie de pièges subtils, interprétée par Gérard Philipe et Suzanne Cloutier, inaugurera peut-être le début d'une nouvelle « manière ». C'est, en tous cas, une entreprise dont on peut espérer le meilleur et que Carné conduit avec son habituelle maîtrise et ses habituelles angoisses.

Il a créé une syntaxe, un style cinématographique et entre dix films un amateur de cinéma a connaîtra immédiatement celui de Carné.

Sa technique élégante est presque invisible tant elle est sûre. Si l'on compare le langage cinématographique à l'écriture, on peut dire qu'il écrit en phrases claires, sensibles, bien ponctuées, sans aucune boursouflure, sans adjectif sonore, sans point d'exclamation, sans enflure lyrique, mais sans sécheresse non plus. Le petit choc que l'on ressent devant certaines images de ses films, c'est celui que donne le choix d'un mot juste et harmonieux à la fois, le balancement d'un vers de Racine.

Des journées d'un million quatre cent mille francs

Carné est un classique, parfaitement maître de son art. Mais le metteur en scène est l'unique créateur qui ne peut pas faire de brouillon, de retouches — seul Charlie Chaplin se permet ce luxe. — Chaque hésitation se chiffre par centaines de milliers de francs, puisque la journée de tournage coûte en ce moment environ 1.400.000 francs. Et lorsque le film est terminé, s'il n'obtient pas un succès suffisant, ce sont les pécaines, les mois qui passent sans engagement. Parfois les années.

Alors il ne faut pas blâmer les metteurs en scène selon les critères que l'on applique aux autres artistes, à ceux qui peuvent exercer cette l'indépendance, la pauvreté et la solitude. Si l'on avait dit à *Léonard de Vinci* : « La Joconde ? D'accord. Mais vous n'utiliserez pas plus de 500 grammes de peinture et vous ferez en dix séances de pose, pas une de plus ! » il aurait peut-être répondu de façon à laisser aussi la réputation d'un homme irascible. Où bien il aurait renoncé à faire la Joconde.

Carné ne renonce jamais. S'il demande 376 figurants, il n'en acceptera pas 375. Personne ne songerait d'ailleurs à lui faire cette extravagante proposition ! Aucun des grands réalisateurs ne tolère, en fait, que l'on réduise ses exigences généralement indispensables à la qualité des films que l'on attend de lui. Mais les uns emploient la persuasion, les autres la ruse, les troisième la force d'inertie.

Si Carné passe pour être particulièrement difficile, c'est parce qu'il ignore ou méprise les vertus lénifiantes de la souplesse. C'est aussi parce qu'en dépit de ses succès, il est toujours rongé d'inquiétude, incertain, insatisfait, mécontent de son travail.

Alors, quand ce petit homme charmant et timide, au sourire malicieux, à la face ronde pétillante de finesse et d'humour, devient soudain blanc de rage parce que la 41e figurante au fond avance le pied droit au lieu du pied gauche, une sorte de stupeur s'empare de ses collaborateurs.

On se chuchote à l'oreille :

— Attention, il est terrible aujourd'hui !

On marche sur la pointe des pieds, on essaye de ne pas se faire remarquer. Inutile : il remarque tout. Il a vingt paires d'yeux, quarante paires d'oreilles et il a raison par-dessus le marché. Il pourrait, bien sûr, avoir raison sans crier. D'ailleurs, s'il grandissait tout à coup de vingt centimètres, il n'aurait plus recours aux éclats de voix pour affirmer son autorité.

Si Carné était grand, peut-être ne serait-il pas méchant comme il lui arrive de l'être parfois. Mais il est semblable à ces enfants intelligents et fragiles, trop faibles pour se battre pendant les récréations avec le grand imbécile de la classe. Alors, ils dissimulent des pierres dans les boules de neige, et le grand imbécile qui les reçoit en plein poitrine murmure surpris : « Mais qu'est-ce qu'il a ? »

Carné, à quarante et un ans, a réalisé une véritable « œuvre » cinématographique.

Un grand bonhomme de petit monsieur

Il a qu'il souffre. On le sent conscient, à chaque minute, d'une infériorité qu'il s'est inventée lui-même. Non seulement Carné attire immédiatement la sympathie pour peu qu'il le veuille, mais lorsqu'il parle de son métier où, lorsque, assis au pied de sa caméra, il suit le travail d'un acteur, son visage illuminé de passion se pare d'une véritable beauté.

C'est un si grand bonhomme, ce petit monsieur !

S'il avait suivi ses premières impulsions, il monterait aujourd'hui des revues à grand spectacle. A 15 ans, il faisait l'école buissonnière au music-hall.

S'il avait suivi les conseils de son père, il serait aujourd'hui ébéniste à Montmartre, sérieusement établi.

Mais c'est Françoise Rosay qu'il a écoutée. Il l'avait rencontrée chez des amis communs, et la grande comédienne touchée par la ferveur intelligente avec laquelle ce jeune homme de 19 ans parlait de cinéma, lui ménagea un rendez-vous avec son mari, le metteur en scène Jacques Feyder.

Feyder, glacial, lui accorda un quart d'heure.

— Alors, demande ensuite Françoise Rosay, il vous a jeté dehors ?

— Non, dit Carné, il m'a reçu, mais...

— Il vous a reçu ? Alors vous lui avez plu.

Quelques jours après, Carné devenait assistant de Jacques Feyder pour *Les Nouveaux Messieurs*. On imagine mal ce qu'était le cinéma à cette époque. La notion d'heure n'existait pas plus que les lois syndicales et les commissions de qualification professionnelle. Carné se souvient encore avoir travaillé auprès de Feyder dans *La Kermesse Héroïque* pendant vingt-deux heures de suite, et c'était lui alors qui murmurait :

— Il est increvable...

Feyder, au faîte de la gloire, partit pour Hollywood. Carné alla en Rhénanie faire son service militaire. Il dévorait les journaux de cinéma et découvrit dans *Cinémagazine* un concours de critique ouvert aux lecteurs. Il critiqua. Il critiqua énormément envoya ses réponses, selon le règlement, sur le dos d'une carte postale et finit par décrocher, outre le prix de 2.000 francs, un engagement au journal.

L'après-midi il allait au cinéma, le soir au théâtre. C'était le temps du groupe « Octobre », formation révolutionnaire où des jeunes gens fort excités montaient des spectacles fort excitants. C'est là qu'il entendit pour la première fois prononcer le nom d'un inconnu : Jacques Prévert, dont on jouait une pièce intitulée *Fontenay*.

— Sodats tombés à Fontenoy, vous n'êtes pas morts dans l'oreille d'un sourd ! » s'écriait le héros.

En l'absence de Feyder, l'orgueil de Carné lui interdisait de devenir assistant d'un metteur en scène du second ordre, et son estomac le lui conseillait. Mais il a toujours été plus sensible à la voix de l'orgueil qu'à l'autre et Carné et Prévert se mettent au travail et livrent un premier scénario. Coup de téléphone désespéré de Ploquin : les services du docteur Goebbels jugeaient que cette histoire était marquée du sceau infâme des ploutocrates à moins que ce ne soit celui des démocrates. Bref, la U.F.A. ne tournerait pas *Quai des Brumes*. Que faire ? Bouleverser le scénario ? Prévert et Carné n'y songèrent pas un instant. Ploquin, désolé, entreprit de revendre toute l'affaire à un producteur français, c'est-à-dire libre. Quatre se déclarèrent preneurs. Oh ! *Quai des Brumes* les intéressait médiocrement, Prévert et Carné pas davantage ! Mais Gabin valait alors un million et Ploquin le donnait pour 450.000 francs.

— Vendez, ordonna le docteur Goebbels. Quels sont vos éventuels acheteurs ?

— Il y a un tel, un tel, un tel... et Grégor Rabinovitch, dit timidement Ploquin.

— Un Juif ? Vendez au Juif, voyons. Lui au moins, nous sommes sûrs qu'il tiendra ses engagements !

— Je vous donne ma parole d'honneur que cette histoire est vraie, ajoute Carné, qui en sourit encore.

Ainsi fut tourné *Quai des Brumes*. Mais le film une fois terminé inspira d'affreuses angoisses au producteur. Alors il le montrait à tout le monde.

Le générique a été refait vingt-sept fois

« Quand ses amis lui disaient : C'est formidable, il téléphonait au laboratoire pour qu'en tête du film on écrive : « Grégor Rabinovitch présente... » Quand on lui disait : « C'est très mauvais » il retéléphonait vite pour qu'on enlève son nom. Quand on lui disait : « Ce n'est pas mal... », il retéléphonait encore pour que son nom figure en petites lettres, entre deux acteurs... On a refait vingt-sept fois le générique !... »

Des anecdotes sur son métier, Marcel Carné peut en raconter pendant des heures. C'est sa façon à lui de raconter sa vie. S'il ne dit jamais son âge, par exemple, c'est à la suite d'un serment provoqué par le producteur d'*Hôtel du Nord*, qui lui avait demandé :

— Combien voulez-vous gagner? Quoi ?... Mais quel âge avez-vous ?... Trente ans ?... et à votre âge vous croyez que c'est moral de gagner autant ?

— Eh bien, je jure devant vous de ne plus jamais avouer mon âge, répondit Carné.

Il a tenu parole.

Pendant la guerre, il a été mobilisé comme pionnier de 2e classe dans l'Est.

— On m'a fait faire des routes. Je ne trouvais pas ça ennuyeux. C'est un assez joli travail, mais je n'étais pas doué. Je ne voulais pas me planquer, je demandais seulement qu'on me mette une caméra entre les mains !

Mais le commandant dirigeant la section cinématographique de l'Armée avait une rancune personnelle contre le metteur en scène : il n'avait pas reçu d'invitation pour son dernier film. Il réussit tout de même à être affecté au G.Q.G., à la Ferté-sous-Jouarre. Un jour, il vint à Paris, comme les camarades, avec un faux ordre de mission. Il prend un verre au Bœuf sur le Toit, deux verres, trois verres... Dans l'euphorie de l'alcool, il se fait des quantités de relations... Il passe ce qui reste de la nuit chez un camarade qui le conduit le lendemain matin à la gare. Le train est à 7 heures, ils arrivent à 7 heures moins le quart, s'asseyent pour prendre un café... 7 heures moins le quart ? Mais les pendules marquent 8 heures moins le quart !

— Garçon, votre pendule avance d'une heure, n'est-ce pas ?

— Mais non, monsieur... Vous savez bien qu'on les a avancées cette nuit. C'est l'heure d'été !

Un sauf-conduit pour La Ferté

Carné s'imagine déjà déserter, fusillé, lorsque son camarade lui dit :

— Tu ne te souviens pas ? Hier soir ? Un monsieur qui nous a dit: « Si vous avez des ennuis un jour, moi j'ai une maison à la Ferté et un sauf-conduit pour y aller. »

Carné se souvient vaguement. Mais qui était-ce ? où le trouver ?

Les deux hommes se fouillent consciencieusement dans l'espoir qu'un échange de cartes... Et ils trouvent. Noms, adresses... Ils bondissent, tombent sur un monsieur furieux d'être réveillé et qui ne se souvient de rien. On lui rafraîchit la mémoire, on le supplie, on lui explique que c'est une question de vie ou de mort. Il consent à se lever et à reconduire Carné à la Ferté. Lorsque celui-ci arrive enfin, le cœur battant, ses camarades lui disent :

— Alors, mon vieux, tu es refait, hein ?

— Refait ?

— Ben oui, tu es refait comme les autres...

— Quels autres ?

— Tous ceux qui sont allés à Paris hier avec un faux ordre de mission ! Ce matin, à l'arrivée du train, les gendarmes les ont cueillis. Tous expédiés dans l'Est... »

Tous ces garçons ont été tués ou prisonniers. Ainsi l'heure de la chance a-t-elle épargné Marcel Carné.

Pendant qu'il bavarde, lançant ses petites phrases vives, courtes, le bout de la langue passant au coin des lèvres minces, lorsqu'il réfléchit, oubliant pour le temps d'un dîner sa prévention contre les femmes — ou faisant courtoisement semblant de l'oublier — je pense au mot de Cocteau : « S'il fallait à Carné un terrain vague, il ferait raser Paris... »

Et pourquoi pas ? Dès qu'il commence à tourner un film, Marcel Carné est dans l'état d'un homme qui vit les débuts d'un grand amour. Autour de lui et de l'œuvre qui va naître, tombe le rideau magique qui isole les vivants des réalités des autres. Pour la défendre, la conquérir, pour la parer, il se battra jusqu'à la limite de ses forces. Pour lui offrir une rose, il abattra trois chênes.

La Corée ?... La Belgique ?... se disaient cette semaine les gens sérieux en se réveillant. D'autres se disent : « Pourvu qu'elle me téléphone ce soir... » Et Marcel Carné se dit : « Pourvu qu'on ait pensé à changer la serrure Louis XV contre une serrure Louis XVI. Sinon, je ne tourne pas. »

SPECTACLES DE PARIS

Le célèbre clown GROCK est la vedette du grand film « Au revoir, Monsieur Grock », qui vient de sortir au Gaumont-Palace et au Rex.

— Au CHATELET —

les VEDETTES jouent MÊME L'ETE afin que la fidèle clientèle du Grand Théâtre puisse applaudir

ANNIE DU FAR-WEST

la triomphale opérette telle qu'elle a été créée avec

LILY FAYOL MARCEL MERKES

et toute son admirable distribution et sa grandiose mise en scène

Tous les soirs, à 20 h. 30

Jeudi et Dim., Matinées à 14 h. 30

Le célèbre acteur REX INGRAM, qui vient de mourir, avait mis en scène de nombreux films à succès et était la grande vedette du « Fils du Pendu », le grand film qui va bientôt sortir au Raimu, à l'Astor et au Moulin-Rouge.

On se tord à l'A. B. C. avec 1001 FOLIES des CHESTERFOLIES

« la Revue la plus comique jamais donnée à Paris »

Soirée à 21 heures Mat. Sam., Dim., Lundi, 15 h. 30

Abonnez-vous à France Dimanche

Cabarets Dancings

CARROLL'S 36, rue de Ponthieu Ch. frede. Ely. 46-60

DRAP D'OR 20,30 à l'aube — 58, Bassano. Ely. 04-31

MOUNE Ne pas confondre 64, rue Pigalle

MOGADOR 20 ANS DE LA VIE DE PARIS UNE GRANDE OPÉRETTE UN BEAU ROMAN D'AMOUR LA DANSEUSE AUX ÉTOILES

C. S. FORESTER

Capitaine Hornblower

roman

"Je trouve Hornblower admirable" CHURCHILL

UN grand ROMAN POLICIER de classe de TARD 60 F

DERNIER PARU : LE TÉMOIN NE RÉPOND PAS de J. S. FLETCHER

CHAQUE MOIS Dans tous les kiosques et gares

450e MILLE

UN GRAND LIVRE QUI PLAIT A TOUS : AUX LETTRÉS COMME AU GRAND PUBLIC

CLOSTERMANN LE GRAND CIRQUE

SOUVENIRS D'UN PILOTE DE CHASSE FRANÇAIS DANS LA R. A. F.

Un vol. 360 fr.

FLAMMARION

CHEZ LUMIERE les ouvrières changent de gants deux fois par jour

Tous ceux qui utilisent ALTIPAN sont frappés par sa qualité qui se maintient constante depuis la création de cette nouvelle Pellicule LUMIERE. C'est là, naturellement, l'œuvre des laboratoires et des usines, mais aussi le résultat de multiples opérations de contrôles auxquelles est soumise chacune des bobines de pellicule, qui, par millions, sortent des usines lyonnaises.

Vous douteriez-vous, pour ne citer que la dernière opération, que toutes les pellicules passent une à une entre les mains de contrôleuses et que, pour éviter tous risques de détérioration de la couche sensible, non seulement chaque ouvrière porte une paire de gants fins, mais encore qu'elle en change deux fois par jour ?

La Pellicule ALTIPAN parvient ainsi à votre appareil, vierge de toute poussière ou impureté, prête à vous offrir une image et une joie de la photographie en intérieur comme à l'extérieur, par tous les temps.